

Exil pour Maspero

Par Philippe VICARI
CFS asbl

Libraire, éditeur, écrivain ou encore traducteur, François Maspero a exprimé à travers son activisme littéraire une empathie pour l'exil s'affirmant dans la condamnation de la dictature espagnole. Un soutien à l'opposition anti-franquiste prolongé par une stimulation patrimoniale comme tenants d'une indéfectible mobilisation.



Pour citer ce document : VICARI Philippe, « Exil pour Maspero », CFS asbl, 2022

URL : http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/exil_pour_maspero.pdf

Toutes les publications du CFS asbl sont disponibles gratuitement sur <http://ep.cfsasbl.be> (rubrique analyses et études)

Pour contacter l'auteur : philippe.vicari@cfsasbl.be

Collectif Formation Société – pôle éducation permanente – rue de la Victoire 26 – 1060 Saint-Gilles

Avec le soutien de :



Exil pour Maspero

Par Philippe VICARI
CFS asbl

*Je mourrai à Paris par un jour de pluie
un jour dont déjà j'ai le souvenir.
je mourrai à Paris — et c'est bien ainsi —
peut-être un jeudi d'automne tel celui-ci.*

César Vallejo (1892–1938)

L'exil... Une assignation intimement éprouvée par François Maspero : « Je pense que la notion d'exil, elle est inscrite en moi justement par cette expérience de l'après-guerre. (...) Il y a quelque chose comme ça qui me situe dans un exil, une sorte d'exil intérieur que j'ai vécu alors très très intensément pendant la guerre d'Algérie (...). Cette notion d'exil je l'ai eue à tel point que je me disais : "Je ne veux plus vivre en France, ce n'est plus mon pays, ça n'est pas le pays pour lequel mes parents et mon frère ont lutté, ça n'est pas ce pays-là" », confiait-il dans « Les chemins de la liberté », un film qui en dressait le portrait au crépuscule de son existence¹. Ce sentiment, tout naturellement, le mena à nourrir des affinités avec nombre de réfugiés politiques, à appuyer les luttes qu'ils poursuivaient depuis leur terre d'asile. José Martínez Guerricabeitia et son combat éditorial mené à Paris contre la dictature espagnole furent, cela s'entend, de ceux-là.

Épris de liberté, Maspero l'aura assurément été au gré des différents métiers qu'il exerça : libraire, éditeur, écrivain ou encore traducteur, il n'eut de cesse de dénoncer l'oppression par l'entremise du livre. Un activisme littéraire le portant inévitablement au soutien à l'anti-franquisme qui, s'il ne fut pas aussi retentissant que son dévouement à la révolution algérienne, n'en détonne pas moins par l'assiduité de son exercice au fil du temps. Au-delà d'un engagement contre le fascisme volon-

tiers imputé à l'héritage familial de la Résistance, l'adhésion à la cause républicaine s'incarna chez lui en effet dans une profonde empathie ne s'éteignant nullement avec le rétablissement de la démocratie en Espagne mais habitant au contraire son œuvre d'une prégnance qui révèle en lui une indéfectible mobilisation.

Pour que l'histoire ne demeure pas la prérogative des vainqueurs de la guerre civile, que la mémoire des vaincus ne soit pas oblitérée au prétexte d'une réconciliation dictée par l'amnistie de la répression qui s'ensuivit, Maspero proposa à travers l'écrit, avec intermittence certes mais non sans assiduité, quelque prolongement à une opposition soucieuse de transmettre une autre vision des faits que celle des nationalistes. Patrimonialisation en ce qu'elle portait comme légitimité, cette entreprise ne visait toutefois pas tant la préservation et la conservation de traces du passé que leur promotion et leur valorisation dans le présent, elle cherchait moins à en prévenir l'effacement qu'à en manifester la vivace actualité. Sans prétention aucune à l'exaltation, sa matérialité devait donner à réfléchir voire à agir.

Ce patrimoine d'intervention foncièrement animé par et dans l'exil, Maspero l'aura somme toute déployé dans une déclinaison de genres. En effleurer la typologie au départ de certains lieux de sa trajectoire personnelle éclaire la multiplicité de formes que peut revêtir une lutte collective quand le souvenir de celle-ci en devient lui-même un instrument.

¹ Yves CAMPAGNA, Bruno GUICHARD et Jean-François RAYNAUD, « François Maspero, les chemins de la liberté », Les Films du Zèbre, 2014, 45'36"–47'15".

L'Arène ibérique

« Comment oublier ces jeunes gens qui lui apportaient un petit livre froissé, déchiré, un de ces livres qu'il avait eu tant de peine, au fil des ans, à faire imprimer à Paris, pour les éditions de l'exil et qui avaient maintenu le lien entre le passé et l'avenir, maintenu la parole vivante. Livre entré clandestinement, passé de main en main, mille fois feuilleté. »² Ce passage de *La plage noire*, un roman paru en 1995 dans lequel François Maspero suit le retour au pays d'un éditeur ayant connu la prison et l'exil pour son opposition à la dictature, évoque une réalité dont la source d'inspiration est renseignée par l'auteur en dédicace de sa fiction : « À la mémoire de Pepe Martínez et de son Rudeo Ibérico »³. Un témoignage d'estime pour la portée significative d'une résistance à la censure et à l'occultation que celle-ci instiguait.

La solidarité de François Maspero envers les exilés anti-franquistes ne se résuma pas longtemps à l'assortiment des rayonnages de sa boutique ou à l'agencement d'une vitrine sur la thématique de la guerre d'Espagne, que celle-ci lui ait finalement valu ou non une poignée de main — il n'en sera plus si sûr au moment de revenir sur son passé pour *Les abeilles et la guêpe* publié en 2002 — de l'écrivain états-unien Ernest Hemingway, ancien correspondant de guerre auprès des républicains⁴. Elle s'exprima rapidement à travers l'édition d'ouvrages venant renforcer un « choix de livres directement engagés dans des combats extrêmes » quand bien même celui-ci était plus vaste encore⁵. Car bien qu'elle s'enracinât dans le désir du libraire d'étoffer son offre en matière de littératures étrangères ou de poésie, sa maison d'édition s'affirma d'emblée par sa vocation politique⁶.

Le premier livre à paraître aux Éditions François Maspero fut en effet *La guerre d'Espagne* signé

par Pietro Nenni, responsable du *Partito Socialista Italiano* exilé à Paris en 1926 d'où il avait rejoint en Espagne dix ans plus tard les rangs des Brigades internationales en tant que commissaire politique⁷. À sa parution en 1959, un autre exilé, espagnol celui-là, communiste arrivé en France en 1946, l'historien Manuel Tuñón de Lara, commenta : « Ce livre de Pietro Nenni n'est pas ce qu'on appelle un livre d'histoire, mais peut-être quelque chose de mieux : une source de l'histoire. Pietro Nenni a été témoin — que dis-je ? Protagoniste — de cette guerre (...), il peut déposer en connaissance de cause devant le tribunal de l'histoire. »⁸ Journal personnel rédigé sur le vif en 1936 et 1937, rapports sur la situation espagnole devant la II^e Internationale, réflexion sur la non-intervention des démocraties européennes, le matériau de cet ouvrage traduit bien chez Maspero la détermination qui ne fera que se confirmer au fil des ans d'éditer des auteurs personnellement impliqués dans les luttes qu'ils relatent, et de publier des écrits ayant directement pris sur les événements. Car si la guerre avait pris fin depuis vingt ans avec la victoire du camp nationaliste, le maintien du régime dictatorial qui en était issu conférait à ce document historique une indéniable actualité politique. Et c'était là le but recherché avec la collection « Cahiers libres » que de « publier sur les questions les plus débattues de la vie moderne, des textes capables de faire le point et d'ouvrir des perspectives nouvelles. »⁹

Pareil dessein présida à la destinée d'une autre maison d'édition lancée à cette époque. Fondées à Paris en 1961 par un groupe d'exilés à l'initiative de José Martínez, les *Ediciones Ruedo Ibérico* s'étaient fixé pour objectif de contrer la censure et la propagande franquistes par la publication d'ouvrages sur l'histoire, la politique, la culture et la littérature espagnoles. Se voulant critiques et indépendantes de tout parti politique, elles furent un espace de débat entre socialistes, communistes et anarchistes de la diaspora comme de l'opposition

2 François MASPERO, *La plage noire*, Paris, Seuil, 1995, rééd. 1996, Collection « Points », p. 88.

3 *Ibid.*, p. 7.

4 Voir à ce propos François MASPERO, *Les abeilles et la guêpe*, Paris, Seuil, 2002 ; rééd. 2003, Collection « Points », p. 121.

5 *Ibid.*, p. 182.

6 Voir à ce propos Julien HAGE, « Une brève histoire des librairies et des éditions Maspero 1955–1982 » dans Bruno GUICHARD, Alain LÉGER et Julien HAGE (dir.), *François Maspero et les paysages humains*, Lyon, La Fosse aux Ours / À plus d'un Titre, 2009, p. 112.

7 Pietro NENNI, *La guerre d'Espagne*, traduit de l'italien par Jean Baumier, Paris, Maspero, 1959 (Cahiers libres n° 1–2). Le livre était précédemment paru en Italie sous le titre *Spagna*, Milan, Avanti !, 1958.

8 Manuel TUÑÓN de LARA, « Pietro Nenni : *La guerre d'Espagne* (Éditions Maspero) », *Esprit*, n° 276, septembre 1959, p. 299.

9 Présentation de la collection dans Pietro NENNI, *La guerre d'Espagne*, *op. cit.*, quatrième de couverture.

demeurée au pays dans la clandestinité — d'où leur dénomination d'arène ibérique — et s'imposèrent vite comme « la source la plus constante de contre-information sur le régime espagnol »¹⁰. Le rapprochement avec Maspero, qui avait affiché une posture similaire à l'égard du discours officiel de la France sur la guerre d'Algérie, était presque inévitable : « Nous nous sommes rencontrés en 1963. C'est lui qui est venu me voir. J'étais éditeur depuis quatre ans, lui depuis deux ans. Il m'a dit que mon travail l'intéressait et qu'il voulait voir la tête que j'avais », se souviendra-t-il quarante-cinq ans plus tard à l'occasion de l'inauguration d'une exposition consacrée à l'activisme du *Ruedo Ibérico*¹¹. « En vingt ans, José Martínez est le seul éditeur avec qui j'ai partagé amitié et complicité. (...) Ses éditions sont devenues le lieu de passage et de ralliement de toutes les tendances d'opposition politique à Franco. Il a tout subi, les attentats, les saisies, et aussi les mille brimades de rigueur en tel cas, de la part de ceux-là même qu'il accueillait, parce que son travail de recherche de la vérité allait autant à contre-courant de la version stalinienne de la guerre civile que de la version franquiste », avait-il déjà souligné comme en miroir de la renommée et des tourments que lui valut sa propre action d'éditeur¹².

Avec l'ambition de contrer les manipulations du passé d'une dictature s'évertuant à légitimer son emprise jusqu'à réviser parfois sa présentation des faits, Martínez affecta à sa maison d'édition la mission de « donner à connaître l'histoire pour éviter l'oubli. »¹³ Par une sélection d'études dont la rigueur, sans toutefois prétendre à une absolue

impartialité, devait servir la formation d'une opinion critique plutôt que l'assise d'une idéologie spécifique, quitte d'ailleurs à susciter le désaveu de certains des opposants au régime, l'éditeur qui avait combattu dès 1937 à l'âge de seize ans dans les milices anarchistes de la *Federación Ibérica de Juventudes Libertarias* et s'était réfugié en France en 1948 après plusieurs mois d'emprisonnement, avait de quoi forcer l'admiration de son homologue. « Il connaissait mes difficultés, je connaissais les siennes, qui étaient évidemment beaucoup plus grandes. Il me faisait part de ses difficultés à mener une entreprise qu'il voulait mettre au service de toutes les forces politiques espagnoles, y compris celles qui, souvent, ne correspondaient pas à ses convictions profondes, pour mettre fin à la dictature dans son pays », commentera encore Maspero¹⁴. Une égale aspiration à la diffusion d'un matériau critique menant à l'occasion leurs catalogues respectifs à se pourvoir mutuellement¹⁵. Mais surtout une volonté commune d'offrir un espace de réflexion ouvert aux diverses sensibilités de gauche qui portera le lancement d'un périodique, les *Cuadernos*, une « revue depuis l'opposition et pour l'opposition »¹⁶.

L'Horizon espagnol

« Directeur Gérant de la publication : François Maspero »¹⁷. Unique élément en langue française de la revue qui figure dans l'ours des numéros 1 à 54, cette mention obligatoire atteste du soutien inconditionnel à l'éditeur espagnol s'affirmant dès 1965 et perdurant jusqu'à son rapatriement en 1976. Tandis que Martínez en assurait le poste de rédacteur en chef aux côtés de Jorge Semprún, Maspero de par sa nationalité permettait à cet organe de presse étranger de respecter la légalité : « Quand il m'a demandé d'être le directeur gérant de la revue *Cuadernos de Ruedo Ibérico* (parce que

10 Cristina SÁNCHEZ, Gonzalo ENGUITA et Juan Antonio DÍAZ, « Ruedo Ibérico : cultura antifranquista en Francia » dans Alicia ALTED VIGIL et Manuel AZNAR SOLER (éd.), *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, Salamanque, AEMIC-GEXEL, 1998, p. 361.

11 Allocution prononcée par François Maspero le 14 février 2008 à l'Institut Cervantes de Paris lors de l'inauguration de l'exposition « Ruedo Ibérico : un desafío intelectual » conçue et réalisée par la Residencia de Estudiantes de Madrid en 2004 (<http://www.ruedoiberico.org/blog/?p=57>).

12 François MASPERO, *Les abeilles et la guêpe*, op. cit., p. 291.

13 Beatriz GARCÍA, « Ruedo Ibérico. Contra la estrategia del olvido, el dedo en el gatillo de la memoria » dans Miguel Ángel RUIZ CARNICER et Carmen FRÍAS CORREDOR (coord.), *Nuevas tendencias historiográficas e historia local en España. Actas del II Congreso de Historia Local de Aragón (Huesca, 7 al 9 de julio de 1999)*, Huesca, Instituto de Estudios Altoaragoneses / Universidad de Zaragoza, 2001, p. 390.

14 Allocution prononcée par François Maspero, *loc. cit.*

15 Voir sur les nombreux exemples de leur proximité éditoriale Aránzazu SARRÍA BULL, « Oponerse al franquismo editando en París : Ruedo ibérico en las Ediciones Maspero », *Laberintos, revista de estudios sobre los exilios culturales españoles*, n° 22, 2020, pp. 317–352.

16 Aránzazu SARRÍA BULL, « Cuadernos de Ruedo ibérico (1965–1979) et la lutte pour la mémoire historique » dans Marie-Claude CHAPUT et Bernard SICOT, *Résistances et exils*, Paris, Centre de Recherches Ibériques et Ibéro-américaines, Université Paris X–Nanterre, 2006, p. 118.

17 *Cuadernos de Ruedo Ibérico*, n° 1, junio–julio 1965, p. 1–n° 54, noviembre–diciembre 1976, p. 1.

la loi exigeait un directeur français), c'est justement parce qu'il savait que jamais je ne me mêlerai de la rédaction. Et si j'ai accepté, c'est parce que je savais que jamais il ne m'impliquerait dans. Question de totale confiance. Même chose, quand mon épouse, Fanchita González Batlle, cofondatrice de nos éditions, a été, pendant plusieurs années la gérante de la société Ruedo Ibérico. »¹⁸

Fille de républicain, Fanchita González Batlle avait rejoint Maspero dès 1961 et participa activement à la publication de témoignages du combat contre le franquisme : « J'ai eu bientôt toute latitude pour choisir de faire traduire des ouvrages que je pensais utiles, ou de les traduire moi-même, tels que *Les batailles de la liberté* de Álvarez del Vayo », rappellera-t-elle de ses débuts éditoriaux¹⁹. « Les souvenirs de la longue vie, enrichie par les expériences les plus diverses, de Julio Álvarez del Vayo (...) sont des mémoires de journaliste, de diplomate et d'homme d'action », commenta cette fois Manuel Tuñón²⁰. L'implication dans la guerre civile de l'ancien ministre socialiste des Affaires étrangères dont le nom en 1963 encore, à l'époque de cette parution, « symbolise pour le monde entier la résistance du peuple espagnol de 1936 à 1939 » conférait à nouveau à l'ouvrage une fermeté actualité²¹. Vivant une transhumance entre divers pays, Álvarez voyait celle-ci comme une forme de fidélité à l'engagement contre la dictature : « L'exil est une preuve de loyauté. J'entends de loyauté active. »²² S'il avait été éjecté du *Partido Socialista Obrero Español* en 1946 pour cause de radicalisation, il venait en 1963 au sein de l'*Unión Socialista Española* de contribuer avec le *Partido Comunista de España* à la naissance du *Frente Español de Liberación Nacional* promouvant la guérilla et bien que son livre revenait sur un demi-siècle de combats, il le reliait directement aux événements ex-

plosifs qui avaient récemment secoué le pays, se montrant confiant dans l'avenir : « Ainsi l'été 1963 a été marqué pour l'Espagne par une intensification de la lutte. C'est une nouvelle étape de la lutte commencée en 1936. (...) Elle ne peut se terminer que sur la victoire totale du peuple espagnol », concluait-il²³. La primauté de principe donnée au combat mené depuis l'étranger ne freinait pas son enthousiasme pour la résistance intérieure²⁴.

Or c'est précisément cette considération pour les opposants demeurés au pays qui faisait aussi l'originalité du projet des *Cuadernos* et accueillir la voix de ces exilés de l'intérieur constituait un enjeu de taille pour une revue se voulant la tribune de tous les anti-franquistes quel que soit leur positionnement dans le spectre politique²⁵. Du fait bien sûr des dangers encourus en clandestinité et des entraves en termes de communication mais également en raison de la démultiplication et souvent de la dissidence idéologique des points de vues qui y étaient exprimés. L'ouverture déclarée du *Ruedo Ibérico* ne manqua dès lors pas d'essuyer de vives critiques au sein de la diaspora. Tel par exemple à nouveau Tuñón qui bien qu'ayant cessé toute militance communiste en exil restait fidèle à la ligne imprimée par le Parti et reprocha d'emblée à Martínez, vraisemblablement autant pour raisons personnelles que pour divergence d'opinion, d'être « partisan d'une politique extrémiste et de violence » ou encore « nostalgique de la guerre » en publiant des textes comme ceux de Luciano Rincón, dirigeant du *Frente de Liberación Popular*, et plus spécialement en collaborant avec l'ancien responsable de l'action clandestine communiste en territoire espagnol, exclu du Parti en 1964, qu'était Jorge Semprún²⁶. Attaché au pluralisme, l'éditeur demeura malgré tout à l'écoute des cou-

18 Allocution prononcée par François Maspero, *loc. cit.*

19 Fanchita GONZALEZ BATLLE, « Un goût très vif de la liberté » dans Bruno GUICHARD, Alain LÉGER et Julien HAGE (dir.), *op. cit.*, p. 26.

20 Manuel TUÑÓN de LARA, « Julio Álvarez Del Vayo : Les batailles de la liberté (Éditions Maspéro) », *Esprit*, n° 330, août-septembre 1964, p. 542.

21 Julio ÁLVAREZ DEL VAYO, *Les batailles de la liberté (mémoires d'un optimiste)*, traduit par Fanchita Gonzalez, Paris, Maspero, 1963 (Cahiers libres n°s 50-51), quatrième de couverture.

22 Julio ÁLVAREZ DEL VAYO, *Les batailles de la liberté...*, *op. cit.*, p. 301.

23 *Ibid.*, pp. 312-313.

24 Voir sur ce point l'appel à la guérilla dans l'organe du FELN par Julio ALVAREZ DEL VAYO, « El Frente », *Lucha*, n° 1, avril 1964, p. 1.

25 Voir à ce propos Beatriz GARCÍA, « Ruedo Ibérico : voz del exilio interior desde Paris » dans Alicia ALTED VIGIL et Manuel AZNAR SOLER (éd.), *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, Salamanque, AEMIC-GEXEL, 1998, pp. 349-389.

26 José Luis de la GRANJA SAINZ, « Disidencias en el exilio. La valoración de Manuel Tuñón sobre Ruedo Ibérico y Jorge Semprún a través de su correspondencia con Max Aub », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne*, n° 52, 2017, p. 192.

rants contestataires dans leur diversité sans pour autant trahir la devise que se sont d'emblée fixée les *Cuadernos* : « Radicalement libre, radicalement rigoureux : rien de plus, rien de moins. »²⁷

C'est dans ce même esprit que l'estime pour la démarche de Martínez inclina Maspero à la mise à disposition de sa propre revue. En 1967, composé en collaboration avec l'équipe du *Ruedo Ibérico*, un numéro de *Partisans* propose un tour d'horizon de l'Espagne. Les textes présentés sont en réalité des traductions de certains des articles publiés dans *Horizonte español 1966*, volumineux supplément aux *Cuadernos*. Dans son éditorial, Maspero, seul contributeur français du numéro, stipule toutefois : « Par bien des points, et des plus fondamentaux, il s'avère que nous ne sommes nullement d'accord avec l'orientation de leurs analyses et leurs conclusions. »²⁸ Qu'à cela ne tienne, la priorité devait rester la diffusion des opinions anti-franquistes : « Le "matériel" — la documentation, les descriptions données de l'évolution actuelle de la vie politique et de la société espagnoles — est, à notre avis, ce qu'il nous est venu de plus riche, de plus important, d'Espagne depuis vingt ans, et comme tel, il permettra à beaucoup de Français de reprendre contact avec une réalité qui n'a plus rien à voir avec les idées acquises à ce sujet », jugea-t-il²⁹. Faisant primer le combat des *Cuadernos* sur sa vision personnelle, Maspero démontra encore son soutien absolu à la cause espagnole comme une probité conforme à la conception du métier d'éditeur qu'il entendait bien défendre, tout comme son confrère, avec son périodique : « *Partisans* fait paraître des points de vue du monde entier, exprimés dans la plus totale liberté, sans aucune contrainte et sans céder aux séductions faciles. »³⁰ Un appui qui par la réputation de la revue promettait à cette cause une large audience mais qui trouvait aussi ailleurs une expression plus discrète et moins fuyante.

27 José MARTÍNEZ et Jorge SEMPRÚN, « Presentación », *Cuadernos de Ruedo Ibérico*, n° 1, *op. cit.*, p. 4.

28 François MASPERO, « Espagne 1967 », *Partisans*, n° 34–35, décembre 1966–janvier 1967, p. 2.

29 *Ibid.*, p. 2.

30 « Connaissez-vous la revue *Partisans* ? », réclame pour la revue figurant en dernière page de Luis RAMÍREZ, *Vie de Francisco Franco, régent du royaume d'Espagne par la grâce de dieu*, traduit de l'Espagnol par Abel Espaing, Paris, Maspero, 1965 (Cahiers libres 78–79) n.p.

La Peau de taureau

« Je n'ai probablement rien fait d'autre que d'essayer sous des formes différentes de faire entendre quelques voix dans leur diversité en y mêlant parfois la mienne », estimera bien plus tard François Maspero avant de reprendre en exemple quelques vers de Salvador Espriu traduits pour la collection « Voix » par Fanchita González Batlle³¹. Alors qu'elle en assurait la direction et désireuse de la promouvoir avec le souci de dépasser « les stéréotypes de la littérature dite engagée », celle-ci spécifia la ligne de cette collection : « Nous ne croyons pas à la révolution dans "l'écriture", mais bien à celle qui s'opère lorsqu'à la lecture d'un poème un individu ressent soudain différemment le monde »³². À côté des témoignages historiques et des analyses critiques, une autre facette de l'édition politique qui venait en soutien à l'anti-franquisme trouvait dans un genre plus littéraire une manière tout aussi incisive de guider l'action.

Et en la matière, c'est encore au détour de l'Italie que l'éditeur alla de prime abord puiser des ouvrages dont la parution avait connu une publicité certaine. Le premier, en 1962, fut un recueil rassemblant des poèmes pour former *Le romancero de la résistance espagnole* que son auteur Dario Puccini, professeur de langue et littérature espagnoles qui militait au *Partito Comunista Italiano*, avait voulu inscrire dans une tradition épique³³. Plus qu'une simple compilation de traductions, il s'agissait d'un véritable projet éditorial présentant les caractéristiques d'un « manifeste poétique et historique, un hymne à la mémoire »³⁴. Un succès

31 François MASPERO, *Les abeilles et la guêpe*, *op. cit.*, p. 289.

32 *Voix*, poètes et textes de la terre entière réunis par Fanchita González Batlle, Paris, Maspero, 1977, p. 5 (Petite Collection Maspero, série « hors commerce ») : cité par Julien HAGE, *op. cit.*, p. 120.

33 Dario PUCCINI, *Le romancero de la résistance espagnole*, anthologie poétique bilingue, traduction du texte italien : Robert Paris ; révision des textes espagnols et traduction des poèmes espagnols inédits : Claude Couffon, Paris, Maspero, 1962 (Collection « Voix », n° 4). Le livre était précédemment paru en Italie sous le titre *Romancero della resistenza spagnola (1936–1959)*, Milan, Feltrinelli, 1960.

34 Paola LASKARIS, « Poetiche resistenze : il *Romancero della resistenza spagnola* di Dario Puccini » dans Nancy de BENEDETTO, Paola LASKARIS et Ines RAVASINI (coord.), *Presenze di Spagna in Italia negli anni del silenzio. Atti delle giornate di studio organizzate presso l'Università degli Studi di Bari "Aldo Moro" (24 e 25 maggio 2017)*, Lecce – Rovato, Pensa MultiMedia, 2018, p. 172.

de vente pour Maspero qui n'hésitera donc pas à le rééditer en 1967 lorsqu'il lancera sa collection de poche, la « Petite Collection Maspero »³⁵. Par sa valeur documentaire, de fait, le livre dépassait le seul intérêt lyrique : aux côtés de figures célèbres tels Miguel Hernández mort dans les geôles nationalistes ou Antonio Machado décédé en exil à la frontière française, d'illustres inconnus s'alignaient au sein de « ce *corpus* homogène de compositions d'inspiration populaire et parfois même anonymes, écrites dans la ferveur du combat ou inspirées presque directement par cette Guerre civile d'Espagne » comme par l'exil qui s'ensuivit pour de nombreux écrivains³⁶. Une immédiateté davantage prégnante encore dans un deuxième ouvrage, en 1963, réunissant en la circonstance *Les chansons de la nouvelle résistance espagnole* dont les auteurs Sergio Liberovici et Michele Straniero étaient des compositeurs proches, eux aussi, du *Partito Comunista Italiano* qui s'intéressaient aux musiques populaires à caractère politique et social³⁷. En 1961, ils avaient franchi clandestinement les Pyrénées avec leur groupe *Cantacronache* dans le but de récolter les manifestations musicales de l'opposition à la dictature et avaient parcouru l'Espagne durant près d'un mois afin de procéder à des enregistrements et de prendre des notes, réunissant « un matériau d'intérêt historique et culturel »³⁸. Ils avaient ensuite transcrit les textes, s'attirant la colère des autorités franquistes jusqu'à susciter la mise sous séquestre du livre avec l'aide de la presse conservatrice italienne, ce qui ne pouvait évidemment qu'attirer l'attention de Maspero et Gonzalez Batlle qui se chargea de la traduction. Aborder par ces ouvrages le combat contre le franquisme à travers une énonciation déclamatoire n'enlevait rien à leur qualité de re-

portage historique ni à leur propriété idéologique et quoique relevant d'une autre catégorie de témoignages, les anthologies pouvaient alors former une sorte de triptyque avec le livre de Nenni³⁹.

Des critères d'éloquence, il s'en retrouva en 1963 pour la publication du chef d'œuvre de Blas de Otero au titre explicite : *Je demande la paix et la parole*⁴⁰. Plusieurs pièces du poète avaient déjà paru dans le *Romancero* et si son écriture percussive lui avait parfois valu la censure il poursuivait sans relâche son idéal : « Exprimer par le poème la souffrance collective d'un peuple bâillonné, bafoué dans sa dignité et dans ses droits les plus élémentaires, mais aussi l'encourager à la résistance, au combat, à l'espoir », soutint à sa mort son traducteur Claude Couffon⁴¹. Le choix des Éditions Maspero était porté par une verve reconnue pour son effectivité : « Dimension performative et référent historique sont étroitement liés pour configurer le témoignage de celui dont l'écriture obéit à une exigence éthique, avec un sens aigu du pouvoir des mots. »⁴² Et c'est sans nul doute pour la même raison qu'en 1969 y fut publié *La peau de taureau*, un autre maître ouvrage signifiant par la plume de Salvador Espriu la colère et la volonté de changement face au joug dictatorial⁴³. Maspero avait déjà publié dans la revue *Partisans* des vers de ce poète emblématique de la lutte catalane contre un régime franquiste assimilant l'hispanité au castillan⁴⁴. « Dans ces conditions », souligna en préface Raimon, auteur et interprète d'adaptations

35 Paraissant cette fois en deux volumes, I : *La guerre*, II : *L'exil et la résistance*, Paris, Maspero, 1967 (« Petite Collection Maspero », n° 12 et n° 13) avec déjà un deuxième tirage en 1970.

36 *Ibid.*, p. 7.

37 Sergio LIBEROVICI et Michele Luciano STRANIERO, *Les chansons de la nouvelle résistance espagnole*, anthologie et chansonnier bilingues, traduit de l'espagnol et du catalan par Fanchita Gonzalez Batlle, Paris, Maspero, 1963 (Collection « Voix », n° 8). Le livre était précédemment paru en Italie sous le titre *Canti della nuova resistenza spagnola : 1939-1961*, avec la collaboration de Margot Galante Garrone, Turin, Einaudi, 1962.

38 Alberto CARRILLO-LINARES, « Antifranquismo de guitarra y linotipia. Canciones de la nueva resistencia española (1939-1961) », *Ayer*, n° 87/3, 2012, p. 196.

39 Voir par exemple l'annonce : « Trois livres sur la résistance espagnole », *Esprit*, n° 318, juin 1963, quatrième de couverture.

40 Blas de OTERO, *Je demande la paix et la parole*, édition bilingue espagnol-français, traduit de l'espagnol et présenté par Claude Couffon, Paris, Maspero, 1963 (Collection « Voix », n° 9) Le livre était précédemment paru en Espagne sous le titre *Pido la paz y la palabra*, Torrelavega, Cantalapiedra, 1955.

41 Claude COUFFON, « La silhouette ascétique de Blas de Otero », *Le Monde*, 3 août 1979, p. 10.

42 Claude LE BIGOT, « Le retour du refoulé. Discours poétique et conscience civique dans la poésie espagnole contemporaine » dans Emmanuel BOUJU (dir.) *L'engagement littéraire (Cahiers du Groupe φ - 2005)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 144.

43 Salvador ESPRIU, *La peau de taureau - La pell de brau*, édition bilingue, traduit du catalan par Fanchita Gonzalez Batlle, Préface de Raimon, Paris, Maspero, 1969 (Collection « Voix », n° 17). Le livre était précédemment paru en Espagne sous le titre *La pell de brau*, Barcelone, Els Llibres de la Lletra d'Or, 1960.

44 Par exemple Salvador ESPRIU, « Poèmes », *Partisans*, n° 20, avril-mai 1965, pp. 66-68.

musicales de ses poèmes, « les rares intellectuels qui n'ont pas "vécu" l'exil hors du pays ont dû le vivre à l'intérieur. Et c'est dans cet exil intérieur qu'est écrite pratiquement toute l'œuvre poétique de Salvador Espriu. »⁴⁵ À travers l'évocation « des problèmes de la vie et de la mort quotidiennes de cette Péninsule ibérique, dont on a dit que la forme ressemble à celle de la peau de taureau étendue », le livre prenait la défense des libertés usurpées de la Catalogne⁴⁶. Car plus encore que pour les autres ouvrages de la collection, l'édition bilingue témoignait chez Maspero de « la préoccupation politique de réhabilitation des cultures populaires, orales, ou en voie de disparition »⁴⁷. Un rempart face à l'hégémonie culturelle imposée aux minorités relayé pareillement au *Ruedo Ibérico* quelques années auparavant⁴⁸. Et une ténacité que portera de nouveau Fanchita Gonzalez en 1975 avec la traduction d'un autre recueil d'Espriu⁴⁹. Ce soutien éditorial orienté sur les lettres et la langue, indubitablement politique qu'il fût, offrait l'irréfutable avantage de la quiétude à l'inverse d'autres publications.

Le tribunal d'Ordre public

« M. François Maspero, qui était venu déposer au procès, a été refoulé du territoire espagnol. »⁵⁰ En appui à l'exil intérieur ainsi qu'à José Martínez, en tant que directeur gérant du périodique d'opposition et même s'il ne le fut que sur papier, Maspero n'hésita pas à s'exposer personnellement en allant assumer sa part de responsabilité devant la juridiction qualifiée en matière de délits politiques : « La seule fois où j'ai été mêlé de près à ses éditions, c'est lors du procès à Madrid (je crois que c'était en 1972) de Luciano Rincón, auteur, sous le pseudonyme de Luis Ramírez, d'une biographie de

Franco que j'avais publiée également en français, et de nombreux articles dans *Cuadernos de Ruedo Ibérico*. Évidemment, aucun des vrais responsables de la revue ne pouvait passer la frontière pour venir témoigner », remémora-t-il de cette périπέtie⁵¹.

Paru en espagnol au *Ruedo Ibérico* en 1964 et dès l'année suivante en français chez Maspero, l'essai politique signé par Ramírez n'était pas selon l'auteur « une biographie au sens propre, mais plutôt une interprétation biographique d'une vie non encore achevée, d'après des textes, les souvenirs de ceux qui ont vécu dans son entourage et d'après ses propres paroles »⁵². Un document original dont la traduction avait été une évidence pour la maison d'édition : « Écrit clandestinement, le manuscrit a été envoyé chapitre par chapitre en France et publié (...). Il a été ensuite largement diffusé en Espagne où des milliers d'exemplaires ont circulé clandestinement. »⁵³ En soi cela présentait déjà un intérêt et permettait de contourner la censure pour mettre à disposition « un témoignage capital et émouvant sur l'état d'esprit, les problèmes, la vision et la situation espagnole qu'ont, à l'intérieur, ceux-là mêmes qui luttent contre le franquisme, tout en en subissant chaque jour le poids », comme le soulignait encore la présentation de l'ouvrage⁵⁴. Tout cinglant et caustique que *Vie de Francisco Franco, régent du royaume d'Espagne par la grâce de Dieu* était à propos de l'ascension du Caudillo — même son traducteur, afin d'éviter des représailles à la famille de son épouse en exil, avait pris le pseudonyme de Abel Espaing —, ce n'est pourtant pas directement par son fait que Rincón fut poursuivi.

Retentissant jusqu'en France, l'arrestation fin mai et l'inculpation fin juillet 1971 de Luciano Rincón avaient été motivées par la publication d'un article proférant des injures à l'encontre du chef de l'État dans les *Cuadernos* bien que le journaliste se défendît d'écrire sous aucun pseudonyme, lequel par

45 Salvador ESPRIU, *La peau de taureau...*, op. cit., p. 13.

46 *Ibid.*, p. 27.

47 Camille JOSEPH, « Les éditions Maspero et les éditions La Découverte face à l'"étranger" » dans Gisèle SAPIRO (dir.), *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Paris, Nouveau Monde, 2009, p. 169.

48 Salvador ESPRIU, *La pell de brau – La piel de toro*, texte bilingue catalan-castillan, traduit en castillan par José Agustín Goytisolo ; note critique de María Aurèlia Capmany, Paris, Ruedo Ibérico, 1963.

49 Salvador ESPRIU, *Livre de Sinère – Llibre de Sinera*, édition bilingue, traduit du catalan par Fanchita Gonzalez Batlle, Paris Maspero, 1975 (Collection « Voix, nouvelle série », n° 17). Le recueil était précédemment paru en Espagne sous le titre *Llibre de Sinera* dans *Obra poètica*, Barcelona, Albertí, 1963.

50 A.F.P., « Onze ans de prison requis contre un écrivain pour "injurer au chef de l'État" », *Le Monde*, 2 mars 1972, p. 4.

51 Allocution prononcée par François Maspero, loc. cit.

52 Luis RAMÍREZ, *Vie de Francisco Franco, régent du royaume d'Espagne par la grâce de Dieu*, traduit de l'espagnol par Abel Espaing, Paris, Maspero, 1965, p. 8 (Cahiers libres 78–79). Le livre était précédemment paru sous le titre : *Francisco Franco. Historia de un mesianismo*, Paris, Ruedo Ibérico, 1964.

53 *Ibid.*, quatrième de couverture.

54 *Ibidem*.

ailleurs les rédacteurs de la revue exilés en France revendiquaient être celui de leur collectif⁵⁵. Leur mobilisation conjointement avec la revue *Partisans* réfutait pour cette raison tout délit d'opinion de la part de son collaborateur occasionnel et dénonçait la lâcheté d'une manœuvre vengeresse à l'égard du *Ruedo Ibérico* au lieu d'entamer des poursuites dans le cadre des lois françaises⁵⁶. Une réponse de Luis Ramírez publiée pour l'occasion pointait une enquête délibérée à charge de la culture : « Des militaires et des policiers chargés de ré-élaborer à coups d'erreurs, de déformations et de falsifications éhontées l'histoire du franquisme. »⁵⁷ L'écrit incriminé par l'instance madrilène n'était bien sûr pas dénué de sarcasme au sujet des décisions économiques de Franco⁵⁸. Toutefois, avançait la rédaction des *Cuadernos*, le plus blessant pour Franco avait-il sans doute été ses multiples caricatures zoomorphes par Vasco⁵⁹. C'est en vain que Maspero tenta en personne de disculper Rincón : « Je suis donc allé dire devant le tribunal d'ordre public que c'était moi qui avais rajouté les passages injurieux pour le généralissime. Pour deux raisons. D'abord j'étais un maniaque du délit d'injure à chef d'État étranger (...). Ensuite, et plus sérieusement, je voulais me venger, parce que le père de ma femme, Miguel González Batlle avait été fusillé en 1939 à Barcelone. J'ai donc témoigné à Madrid, j'ai évidemment été arrêté à la sortie du tribunal et expulsé. »⁶⁰ Mais peut-être son intervention, comme celle de Martínez et de son équipe, aura-t-elle permis d'atténuer la sanction : Rincón fut reconnu coupable de propagande illégale et à la place des onze ans de réclusion requis par le procureur, le journaliste écopa d'une peine de prison de cinq ans en mars 1972⁶¹.

55 Voir à ce propos A.F.P., « Arrestation d'un écrivain pour un article "injurieux" à l'égard du général Franco », *Le Monde*, 8 juin 1971, p. 5 et A.F.P., [Le journaliste et avocat espagnol, M. Luciano Rincon a été inculpé (...)], *Le Monde*, 28 juillet 1971, p. 3.

56 Voir à ce propos « Procès à Bilbao », *Partisans*, n° 59–60, mai–août 1971, pp. 220–221 et « Luciano Rincón y Luis Ramírez », *Cuadernos de Ruedo ibérico*, n° 33–35, octobre 1971–mars 1972, pp. 217–222.

57 « Procès à Bilbao », *ibid.*, pp. 220–221.

58 Luis RAMÍREZ, « Franco, la continuidad en el cambio », *Cuadernos de Ruedo ibérico*, n° 28–29, décembre–mars 1971, pp. 67–72.

59 « El proceso Rincón », *Horizonte español 1972*, 1972, vol. 1, p. 284.

60 Allocution prononcée par François Maspero, *loc. cit.*

61 « El proceso Rincón », *op. cit.*, p. 287

La médiatisation de l'affaire Rincón–Ramírez au reste pouvait constituer une façon très concrète de sensibiliser l'opinion aux risques de cet exil vécu depuis l'intérieur de l'Espagne et en intervenant à Madrid, Maspero, qui était régulièrement exposé à la censure et aux procès dans son propre pays, indiquait une nouvelle fois la fermeté de son engagement. Et il ne devrait pas attendre longtemps avant que sa ferveur anti-franquiste ne soit refrénée : la République française rejoignant parfois la dictature espagnole sur le terrain éditorial, en juin 1972, le ministre de l'Intérieur ordonna à la police judiciaire d'opérer à la librairie La Joie de Lire une saisie. Ciblait le journal *Mundo Obrero*, l'organe du Parti Communiste Espagnol, elle prenait ainsi son propriétaire « en flagrant délit de contravention » à l'interdiction de diffuser des publications d'origine étrangère, ce qui ne manqua pas d'intriguer la presse : « La saisie des deux publications paraît étonnante : "Mundo obrero" s'abstient généralement de tout commentaire sur la politique française. Seuls y sont débattus les thèmes traditionnels de l'opposition anti-franquiste, et la stratégie — très modérée — du P.C. Espagnol », commenta *Le Monde*⁶². Probablement la confiscation ne releva-t-elle que de l'acharnement plus général des autorités à l'égard de l'éditeur mais la proximité chronologique avec son récent voyage en Espagne est confondante⁶³.

Quoi qu'il en fut, la transition démocratique de l'Espagne amorcée par la mort du dictateur en 1975 ne stoppa nullement l'attention portée par Maspero aux témoignages du combat contre le franquisme et, dans un registre ne lui attirant pas les foudres de l'État, il s'attacha à publier en 1976 *J'étais deuxième classe dans l'armée républicaine espagnole (1936–1945)* de Lluís Montagut, un vétéran de la guerre civile dont le récit, malgré son intitulé, portait majoritairement sur l'expérience de l'exil en France, présageant un déplacement de focale⁶⁴. Un glissement s'observant en outre par l'insertion de l'ouvrage dans la collection « Actes et mémoires du peuple » qui, selon son animateur

62 « Saisie de deux journaux communistes espagnols », *Le Monde*, 26 juin 1972, p. 25.

63 Voir à ce propos Julien HAGE, *op. cit.*, pp. 141–143.

64 Lluís MONTAGUT, *J'étais deuxième classe dans l'armée républicaine espagnole (1936–1945)*, Paris, Maspero, 1976 (Collection « La mémoire du peuple », n° 2)

Louis Constant, pseudonyme pris par Maspero lui-même, « veut apporter, dans l'écoute de l'histoire, des voix qui sont *différentes* de celles qui ont toujours parlé plus haut et plus fort. Il s'agit d'aller, vers le passé, aux *sources populaires* de l'histoire »⁶⁵. Signe de l'éloignement du conflit, tout en persistant à proposer un témoignage opposé à la version des vainqueurs, la valeur de l'ouvrage se situait maintenant dans la fidélité du souvenir.

Le cimetière Montparnasse

« C'était un jour d'automne, je ne sais s'il s'agissait d'un jeudi, il pleuvait sur le cimetière Montparnasse, et nous étions devant la tombe de César Vallejo. Il y a toujours sur cette tombe un petit bouquet violet, jaune et rouge, couleurs du drapeau de la république espagnole, et les fleurs n'en sont jamais tout à fait fanées. »⁶⁶ Marquant une transition dans ses mémoires entre ses activités d'écriture et de radio qui avaient eu en commun de recueillir et d'accueillir la voix des vivants et des morts au fil de ses périples à travers les paysages humains, que celle-ci ait été consignée dans ses envolées écrites ou enregistrée pour ses évasions sonores, l'ancien libraire et éditeur évoquait par ces termes l'exil tel que lui inspiraient les vers de Vallejo au souvenir de José Martínez et de son combat avec le *Ruedo Ibérico*.

Dans un récit imaginaire, François Maspero avait rappelé de son ami en exil à Paris quelques années auparavant « le rôle qu'il avait joué pendant ces années, sa lutte pour maintenir vivante la culture bâillonnée de son pays, l'enrichir d'autres cultures, la faire connaître dans le monde entier, avec ses traductions, avec les revues, les livres des éditions de l'exil. »⁶⁷ Dans un hommage réel, il expliquera quelques années plus tard : « En pensant à sa mort, je ne peux m'empêcher d'évoquer le poème de César Vallejo, *Piedra negra sobre una piedra blanca*, que Jorge Semprún m'a récité le jour où nous sommes allés ensemble sur sa tombe au cimetière Montparnasse : *Me moriré en París con aguacero...* Mourir en exil est une tragédie,

mais plus tragique encore est ce sentiment, qui me vient parfois, que José Martínez est mort en exil dans son propre pays. »⁶⁸ Son retour en Espagne en 1977 s'était en effet accompagné pour son travail d'édition d'un désintérêt croissant du public synonyme d'une fin qu'il décida d'abrèger brutalement en 1986.

Maspero, lui, quitta l'édition mais conserva intact son engagement littéraire. Notamment en tant que traducteur avec une prédilection pour les auteurs hispanophones — au nombre desquels le chilien Luis Sepúlveda connu pour sa part les prisons de Pinochet avant d'être condamné à l'exil —, non sans quelque joie. Car la traduction pour lui n'est pas un acte anodin de translation ou de transposition : « C'est encore une manière de retrouver la voix des autres et de la transmettre. (...) c'est aussi mettre au jour, dans l'espace et le temps, des résonances, des correspondances entre les hommes. »⁶⁹ Et peut-être n'est-ce pas moins que cet attrait qui le poussera par la suite à traduire Vallejo, ce poète péruvien qui depuis son exil parisien s'était rendu à Madrid durant la guerre fratricide déchirant l'Espagne pour combattre avant de rentrer mourir en France. Selon Maspero en effet, l'exil est au cœur de son œuvre : exil géographique de son pays à l'étranger mais également exil physique de son corps souffrant des tortures endurées jadis et puis surtout exil de la société humaine⁷⁰. Or cet exil en poésie se mue dans sa traduction en acte mémoriel : « On a dit que le poète fut d'abord celui qui portait la mémoire de l'humanité. Il n'est pas de poème qui n'en rappelle un autre ou qui n'en appelle un autre. Traduire, c'est ajouter une parcelle de sa propre mémoire (et il n'est pas de traduction qui n'en rappelle une autre ou n'en appelle une autre). »⁷¹ Ultime écho d'une opération patrimoniale perpétuant le combat anti-franquiste, ce geste au fond contribuait à resserrer les liens entre tous ceux auxquels s'inflige l'exil. ■

65 *Mémoires de femmes, mémoire du peuple*, anthologie réunie par Louis Constant, Paris, Maspero, 1978, p. 5 (Petite Collection Maspero, série « hors commerce ») ; en italique dans le texte.

66 François MASPERO, *Les abeilles et la guêpe*, op. cit., p. 293.

67 François MASPERO, *La plage noire*, op. cit., p. 53.

68 Allocution prononcée par François Maspero, *loc. cit.*

69 François MASPERO, *Les abeilles et la guêpe*, op. cit., p. 300.

70 Voir à ce propos François MASPERO, « Traduire Vallejo » dans César VALLEJO, *Poèmes humains*, Paris, Seuil, 2011, rééd. 2014, Collection « Points », p. 299.

71 François MASPERO, « Traduire la poésie » dans idem, *Transit et Cie*, Paris, La Quinzaine Littéraire / Louis Vuitton, 2004, p. 294.